

## *Prose au serpent*

Pour trouver une chose, il faut être à l'aise  
suspense, espèce de laisser-aller du plaisir  
bête et court, desquels nullement les hommes,  
il y a le plaisir, mais bâti sur les plus viles loisirs.  
Le plaisir a la couleur d'assiette qui domine,  
qui se voit rempli par plusieurs d'un troupeau  
d'changé en lui; alors, non occupé seulement  
nous par son plaisir accoutumé, mais cette  
enfance pure de l'âme, sans sentiment d'ennui ou  
vertu, gaudisse à plaisir venu, si leurs plumes  
séchent et tombent, ne font pas honte aux  
larmes du plaisir une œuvre à peine moins  
vile, à peine moins tendre.

Alors ce plaisir n'a que le temps d'espouse  
et marche-t-on encore, un instant entre  
les jambes, loin que le plaisir échappe  
ses étreillles, et ouvre un autre lit, aussie  
soudain, aux chevaux qui apprennent à faire  
leur travail, auquel il est une espèce de bonheur

« Pins et sable » : c'est toujours, où que l'on trouve cet accord, comme si on allait respirer, apercevoir la mer. L'idée du plaisir brûle et court, les pieds nus, entre ces troncs; il y a la place, rien n'arrête les pas ni la vue. Le sable a la couleur d'un feu qui dormirait, qui se serait replié en sommeil, d'un incendie changé en lit; alors, nos corps seraient reçus par ces flammes alanguies, par cette souple poudre de feu, sous les hauts éventails verts, couleur d'ombre, qui, si leurs plumes séchent et tombent, ne font qu'ajouter aux draps du sable une couche à peine moins rose, à peine moins tendre.

Mais ce rêve n'a que le temps de s'ébaucher; marche-t-on encore un instant entre les troncs, loin que la mer y épargille enfin ses étincelles et ouvre un autre lit encore aux bêtes, aux déesses qui courraient y baigner leur autre feu, c'est une espèce de brume

verte qui flotte, séduisant, décevant la vue. On s'était cru enflammé par un feu que la proximité de ses signes n'empêchait pas de rester lointain, tempéré, on se chauffait à sa distance; on le tenait dans ses mains comme un visage ou une rose. Mais cette brume s'est approchée, et l'on se croirait alors en automne, quand, adossé au mur encore chaud de la maison, l'on voit courir à l'horizon les premières pluies.

On est entré dans un cercle de collines. Si solitaire que parfois, des nuages couvrent-ils le ciel, le silence en devient presque inquiétant. Toute la combe fait penser à cette feuille de la plante dite « cabaret-des-oiseaux » parce qu'elle retient en son fond une goutte, la plus pure dirait-on, de la pluie. Seulement, ici, y a-t-il de l'eau? On ne s'en assure qu'en s'engageant dans les fourrés de roseaux plus hauts que vous : une eau stagnante, une espèce de sol évasif se révèle alors sous vos pieds, qui hésitent à s'y perdre. Mais du bord de ce qui est tout de même un étang, et même de la crête de la falaise qui le domine d'un côté, rien n'est visible d'elle que ce qui en sort et la couvre, c'est-à-dire, outre un groupe de nénuphars et les dômes épars de quelques buissons

inondés, cette foule, cette brume de roseaux, qui font un bruit de paille ou de papier de verre quand on approche.

On les regarde, ainsi recueillis dans ce creux. D'en haut, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas une simple brume verte, que plusieurs nuances fuyantes s'y nouent, s'y dénouent, multiples, changeantes, fines, distraites. Pareilles à celles qui animent un crépuscule de nuages, après que le soleil a disparu : des verts, des bleus, des roses, des bruns, toujours mêlés de gris, frappés d'absence. Miroir terni où le ciel délierait des gerbes de reflets. Miroir au cadre de sable, où la terre (car c'est toujours la terre) se fait incertaine, où elle s'ouvre et se voile.

On marche, on se rapproche, on s'arrête. Personne toujours. Nul qui ouvre la porte des forêts. Tout a-t-il cessé de vivre? Alors, il apparaît qu'il n'est pas un de ces roseaux qui ne bouge. Un chuchotement rapide passe de l'un à l'autre, un peu plus haut que le sol; au-dessus, des cris épars d'oiseaux que l'on devine, que l'on perd de vue. Entre le ciel et ses reflets. Rien que l'espace, presque immobile, et au milieu ce murmure, éternel.

Au-delà de l'étang, le chemin suit le pied d'une colline en forme de pyramide, plan-

tée de pins, où la terre est pourpre. Je marche maintenant dans ce feu encore plus lointain, encore plus vieux. De hautes fougères flambent doucement, comme suspendues, portant leurs graines sous l'aile avant de les prodiguer autour d'elles. Les plantes s'élèvent-elles pour autre chose que ce don léger? Ainsi voit-on des jeunes filles répandre le pollen de leurs regards. Mais le bois est désert. Je m'entends à peine avancer. Des pierres se sont éboulées parmi les aiguilles pourpres. Un ramier glisse du haut d'un arbre, descend obliquement, se pose : éventail de plumes grises qui s'ouvre sur le sol; ou plutôt, morceau de silence détaché de l'espace. A moins que ce ne soit, sur mon cœur, un battement de paupières? Que rien ne s'éloigne plus! Les fougères, les roseaux tremblent.

Un grand serpent disparaît dans les hautes herbes jaunâtres.

Le silence pèse. Vais-je imaginer qu'une femme le dérange, qui approche entourée de ses cheveux, vais-je apprendre ce que sont des yeux qui ignorent le temps, et comment on marche quand on n'a ni regrets, ni désirs?

A-t-elle, pas plus liée par ses pieds au sol que la flamme à la bougie, le regard opaque (ou trop transparent) des bêtes? Est-ce pourquoi elle aurait prêté l'oreille à l'une d'elles? Le serpent nous répugne peut-être parce que nous savons son histoire. Elle, le voyait-elle seulement? Ce n'était qu'un éclair paresseux ou une eau lente. Elle était encore prise dans le globe clos du jour : lesquels de nos mots auraient-ils eu un sens pour elle? Sûrement pas danger, faute, mensonge...

A peine y eut-il cette ligne divisant l'eau de l'air comme le fil d'une épée entre eux dans le lit de l'espace, que l'une et l'autre frémirent, se troublèrent, attendirent. De l'eau couchée montèrent des souffles, des fumées, une moiteur; ce n'était plus l'étendue, c'était d'une extrémité à l'autre un frisson, des soupirs; et d'une extrémité à l'autre du ciel, les traits avides de la pluie, autant de flèches que de cibles, autant de dards que de lèvres entrouvertes.

Déchirure sur déchirure. Comme d'une infime graine tombée en terre sort une tige, et de celle-ci des branches, et de chaque branche des feuilles, de la première énorme distance naissaient mille distances de plus en plus courtes et subtiles, chaque pôle se for-

mant aux extrémités de chaque intervalle comme un fruit. Des gazelles couraient pour mesurer les sables, des oiseaux arpentaient l'air. Ils ne prenaient pas seulement mesure des distances naissantes, ils essayaient de lier les points de l'espace sans cesse croissant comme on lie une gerbe, de surmonter des gouffres, pareils en cela aux futurs navigateurs, sur leurs barques ou dans leurs fusées.

Survinrent les signes de divisions plus étranges, plus effrayantes. La bête qui achevait une course n'était plus la même que celle qui l'avait commencée; elle n'avait pas franchi que des sables ou des savanes; elle avait traversé des aubes pareilles à des grottes de nacre pour s'arrêter devant la braise des crépuscules; les jours vieillissaient. Il est vrai qu'ils renaissaient aussi. C'était encore comme le tournoiement superbe des aigles, des étoiles. On n'était pas encore assez déchiré, assez désirant. Le serpent vint approfondir la blessure.

Je rêve à ce jardin dans la solitude irisée de cette combe. Je contemple un tremble dont pas une feuille n'est immobile, comme un clocher aux milliers de cloches, pour une obscure alarme. Les bêtes habitent avec tranquillité le Temps. C'est comme si rien

n'était encore visible à aucun regard. Tout est encore à l'intérieur d'un sommeil illimité. Soudain, pour la première fois, ces yeux s'entrouvrent. Elle n'était pas différente des bêtes; à présent, elle voit la distance, les couleurs, les ombres, la beauté insidieuse; elle voit que les choses changent, pourraient fuir, lui échapper. Elle s'alarme, se trouble; elle devient si belle que même les figures invisibles du ciel descendent vers son nid. Et de même qu'elle a été expulsée de la sphère divine, le sang sort de son corps, et coule, plus épais que l'eau. C'est le premier sang visible. Il enténèbre le sol.

A celui qui se penche vers elle, la terre a-t-elle jamais livré des simples pour ces blessures?

(Mais, qu'est-ce que je cherche à comprendre? La jeunesse bel et bien perdue, des corps sans défaut se glissent à la moindre occasion dans mes paysages, comme à l'enfant qui feuilletait les dictionnaires s'offraient toujours les mêmes troublantes peintures. Et pourquoi pas? Pourront-elles jamais cesser d'aimanter nos regards, elles, les fraîches, les décevantes, les douces, nos

bergères, ces lueurs ou ces clés qui tournent dans l'obscurité, qui ouvrent le monde, en déplacent les murs, elles justement qui semblent des habitantes du Jardin, qui le recréent un instant autour de nous; mais on sent que ce n'est pas le même, c'est comme quand on voit deux images en surimpression, ou que derrière le plus beau ciel on se rappelle la nuit ou l'on pressent un orage, comme quand on devine le crâne sous la peau, c'est déjà plein de flammes derrière les fruits mûrs, les degrés ascendants basculent, le haut et le bas se confondent, le caché émerge, flambe, une odeur de dissolution gagne, comme si de toutes les beautés la plus irrésistible ne paraissait que pour nous faire sentir par un plus court chemin la mort. Bergères infernales.

Ce passage que d'antiques histoires ont figuré, que d'autres images nées d'un site un peu trop solitaire cernent ici à nouveau et en vain, n'est-ce pas en réalité le point, la borne qui doit marquer la limite de la compréhension, l'obstacle qu'il est ridicule de prétendre lever ou sauter, à moins de sortir de notre nature? Il n'y a jamais eu ni Jardin, ni Serpent. Mais nous sommes vraiment ici, voyant des choses au travers

des autres, des dieux et des morts derrière les vivants, des anges et des flammes au milieu des plantes, tout ce mélange de chair et de fumée est réellement en nous. Il faudrait une bonne fois cesser de dire : « Quel est le chemin du lieu sans tache ? » ou encore : « Pourquoi vieillis-tu, pourquoi pars-tu, pourquoi me trahis-tu ? » Ou nous refusons cette limite, et nous refusons tout (par quelque forme que ce soit de délire, d'excès), ou nous l'acceptons, et nous vivons avec elle. Mais comment, si la croyance en une résolution des contraires avant ou après la mort ne nous est pas donnée ? Faut-il briser, chaque fois qu'il se reforme, tout élan vers le Jardin, chasser le plus faible de ses reflets ? Plutôt, ceux-ci, les saisir en leur rapide passage, sous toutes leurs formes (variables selon les temps, les lieux, les natures), les maintenir tant bien que mal, aveuglément, n'importe quelle lueur au mur d'une prison étant bienfait...

Avant de sortir du cercle dont le centre se creuse à l'infini, je vois encore des yeuses et des rochers. On dirait un monument abandonné, couvert de cendre.

(... Un incendie endormi, c'est ainsi que je ressens Rome, où il y a aussi des pins. Et

je pensais plus irrésistiblement encore à cette ville qui m'a touché jadis plus qu'aucune autre, quand je me tournais vers les yeuses qui hérissaient les rochers, sur un des côtés de l'étang. Dès la première fois, aussi, j'avais pensé à des peintures de Poussin, aux plus admirables, celles où les personnages qui semblent presque engloutis par l'espace n'en sont pas moins le foyer. On pourrait en déduire que, si ces paysages me touchent, c'est qu'ils seraient chargés de « culture ». La vérité doit être inverse. En de tels lieux sonnent, plus ou moins clair, certains accords d'éléments, d'autant plus immuables qu'essentiels, qui ont été ensuite transposés chez Virgile, dans Poussin, ailleurs encore, et que l'on réentend à Rome enrichis des multiples échos qu'ils y ont fait naître. Chez Poussin, tout l'espace devient monument. Les mesures sont amples et calmes. La terre et le ciel reçoivent leur part juste, et dans ce monde harmonisé il y a place pour les dieux et les nuages, pour les arbres et les nymphes. Le temps ici ne joue ni ne délire. Il est pareil à la lumière qui dore les dômes de feuillage et ceux des villes lointaines, les chemins et les rochers. A travailler aussi lentement les choses, il perd son tranchant. Les vieillards ont la majesté des forteresses, des pierres, et juste-

ment de ces arbres noueux et sombres qui s'accordent bien aux rochers.

Quand je me détourne de ces grands pins qui crépitent au-dessus du sable pour interroger la muraille aux yeuses, c'est comme si je quittais l'été pour entrer dans l'hiver, et comme si je descendais d'un pas lourd, intimidé, vers des éléments plus profonds encore. L'os de la terre saille, couvert de cendre. Mais si c'est une tombe, elle est grave sans tristesse, sombre sans désespoir, et c'est encore un monument. Le sombre et le clair, le lourd et le léger, tout est soumis à des lois si grandes, si souveraines, qu'il n'y a aucune place ici pour la mélancolie, ni pour la crainte, ni pour une seule défaillance.

L'esprit des augures, s'il n'y commande plus depuis longtemps, pourrait persister encore en ce lieu, comme le sourire d'un ancêtre sur le visage d'un lointain descendant.)